

Première Partie

Nigredo

1

Cher Frank,

Tu gardes les poings et les yeux bien fermés. Tu aimes te faire gronder, à condition que ce soit par moi, supposément parce que je suis psychologue. Pourtant, tu sais bien que les psys ne donnent ni conseils ni réprimandes. C'est donc en tant qu'amie que je vais te répéter la triste évidence : aimer quelqu'un comme Johnny, c'est un signe soit de maladie mentale, soit de stupidité. Choisis ! Commence donc par ne plus appeler « amour » ta dépendance à une relation pourrie. Toi qui aimes les choses jolies et originales, ta folie est banale et laide, elle consiste à imaginer...

Un assourdissant fracas de métal me fait sursauter, mes doigts quittent le clavier comme des oiseaux qui s'affolent et, lorsqu'ils reviennent se poser, j'appuie par mégarde sur la touche *Send*. En même temps que le *ffuuuuuuittt* qui signale que mon courriel inachevé vient d'être transmis à Frank, j'entends le hennissement désespéré d'un cheval. D'une claque, je referme le couvercle du MacBook et je m'élanche dehors. Un van pour le transport des chevaux vient de se renverser en bordure du trottoir, juste en face de chez moi. Le camion qui le tire a mal pris la courbe du coin de la rue, il s'est renversé sur le côté et ses roues tournent dans le vide. Le cheval prisonnier dans le van hennit avec une force inouïe, il est terrifié de ne

pas pouvoir sortir. Je porte secours d'abord au chauffeur. Il me dit avec une grimace de douleur que sa jambe est cassée et me tend son portable pour que j'appelle une ambulance. Ensuite, il me supplie de libérer immédiatement le cheval.

— Ce cheval vaut un million de dollars! Un cheval traumatisé perd de sa valeur. Dépêchez-vous, libérez-le! J'appelle d'abord le 911 et je donne mon adresse pour l'ambulance, puis je grimpe sur le dessus du van qui a l'air d'un tas de ferraille. Ça prend toute ma force pour réussir à dégager la barre de fer qui permet d'ouvrir la porte. Un magnifique étalon noir s'en extrait, en éruption volcanique. Dans l'urgence de s'éloigner du lieu de l'accident, il saute par-dessus la mini-clôture blanche qui délimite ma cour et s'immobilise au milieu des fougères, rosiers et agaves qui ornent mon parterre. Voyant la pergola, le cheval baisse son grand cou et s'engouffre dans ce couloir végétal qui mène à l'arrière de la maison, dans mon petit jardin. Je le rejoins au pas de course. Ses muscles sont parcourus de soubresauts qui font onduler la soie luisante de sa magnifique robe noire. Je le regarde en silence et je ne bouge pas. Je sens un grand calme en moi, le calme qui vient de la beauté hors du commun de cette bête: sa robe est d'un noir lumineux qui irradie la santé, en contraste avec ses yeux qui expriment la pure terreur.

Il y a des pommes dans le plateau de fruits posé sur la table du jardin; je lui en donne une et il la gobe d'un coup. Je lui en donne une autre et une autre. Son regard s'apaise.

Il continue de me fixer, comme un nouveau patient qui se questionne sur ce que sera la nature de la thérapie. Nous demeurons un long moment dans ce silence.

Je retourne un instant vers le parterre avant et je vois que mon voisin, Luigi Garufi, alerté lui aussi par l'accident, a apporté un verre d'eau au chauffeur et attend avec lui l'arrivée de l'ambulance. Je fais un signe de reconnaissance à Garufi et je crie au chauffeur que le cheval est OK et qu'il est avec moi dans le jardin clôturé.

Le camion qui tirait le van, à en juger par ce que je viens de lire sur la portière, appartient au Santa Barbara Polo & Racquet Club. J'en conclus qu'on amenait le cheval au tournoi annuel de polo, lequel réunit à Santa Barbara, chaque année, les membres du réseau international des polo clubs. Ce club a pour principale fonction de permettre aux ultra-riches des tous les pays de se rencontrer entre eux, un équivalent des clubs de golf, mais à un autre niveau ; les membres doivent avoir, à tout le moins, un milliard à leur actif. Un de mes patients fait partie de ce club de polo, qu'il appelle le «bill's club», abréviation pour le nom officieux de *billionaires' club*. Le plus grand et peut-être le seul plaisir dans la vie de ce patient est de pouvoir dire qu'il appartient à ce club très fermé. Ma tâche de thérapeute n'est pas de lui enlever cette gloire, mais d'élargir le répertoire de ses plaisirs. Je n'y arrive pas : nos rencontres se limitent à l'écouter geindre que les belles jeunes femmes qu'il fréquente ne sont jamais à la hauteur de sa fortune. Il est un de ces *trust fund babies* qui sont des cas perdus parce que rien ni personne ne les ont aidés,

dans l'enfance, à devenir autre chose que les porte-étendard de la fortune familiale.

Je suis psychologue et non thérapeute équestre, mais je reconnais la peur dans les yeux de ce cheval, car c'est la même pour tous les mammifères, humains compris. Je ne fais pas partie des groupes de défense des droits des animaux et je suis agacée par la prolifération des films pour enfants remplis de grenouilles parlantes, de loups gentils-gentils, où même les serpents sont sages et sans venin. Je préférerais qu'on raconte aux enfants des histoires qui montrent une sagesse à visage humain. Toutefois, ce n'est pas nécessaire d'être un *animal lover* pour comprendre que ce cheval a besoin qu'on le rassure et même qu'on le console. Je m'approche à petits pas de lui ; une vieille mélodie que chantait mon père resurgit de ma mémoire et je chante *À la claire fontaine* de la voix la plus douce dont je suis capable. Le cheval me laisse alors approcher jusqu'à lui flatter l'encolure. Quand j'arrête de chanter, il donne des coups de tête, alors je reprends la mélodie et les caresses. Il tourne vers moi ses grands yeux, comme pour me signifier qu'il apprécie mes câlins.

Les ambulanciers viennent d'arriver et allongent le blessé sur une civière. Une voiture de police arrive derrière l'ambulance. Je tire le cheval par la bride tout en lui parlant doucement et nous retournons vers l'avant de la maison, mais il refuse de s'approcher du tas de ferraille qu'est le van et il me tire pour retourner dans l'enclos de mon jardin. Le policier me demande si on peut me confier

le cheval jusqu'à ce qu'un autre van puisse venir le récupérer.

— Mais bien certainement ! Ma cour arrière est clôturée et je sais comment prendre soin d'un cheval épouvané. Je suis une bonne cavalière.

C'est presque vrai ! Depuis mes cours hebdomadaires au centre hippique du Bois de Boulogne, à Paris, de l'âge sept ans jusqu'à mon départ pour Montréal, à dix ans, je n'ai pas remonté à cheval, trop absorbée par les études et ensuite par le travail. Mais à dix ans, je gagnais des prix dans les concours du centre hippique. Monter à cheval, c'est comme faire de la bicyclette, ça ne s'oublie pas. Le policier semble content de ma solution, mais le chauffeur s'énerve, à cause du million. Pendant que les brancardiers l'installent dans l'ambulance, il crie au policier qu'il n'est pas question de laisser Black Shadow sans surveillance policière, qu'il vaut une fortune, qu'il ne faut pas le quitter des yeux, puis il ajoute de prendre mon numéro de permis de conduire, de me surveiller. Le policier lui promet de demeurer devant ma maison et lui dit qu'on ne vole tout de même pas un cheval comme on pique un portable !

L'ambulance emporte le blessé. Le policier retourne s'asseoir dans sa voiture et téléphone pour s'assurer que les écuries du Polo club envoient immédiatement un autre van. Je fais passer Black Shadow sous la pergola une seconde fois. Je lui donne un bol d'eau, je flatte son museau et ses flancs. Ce que je veux, c'est le consoler et lui, il veut bien ! Black Shadow et moi, on dirait une amitié soudaine.

Sinon, comment expliquer ma joie ? La joie est toujours un révélateur, mais de quoi ? Il me fixe de ses grands yeux. Il est vraiment d'une beauté à vous faire pleurer.

Dans l'heure qui suit, à chanter tout mon répertoire de ballades pour Black Shadow, je comprends, comme une vérité fulgurante, que je n'en peux plus de ma carrière. En choisissant le métier de psychologue, je voulais devenir une force positive, comme ce matin avec Black Shadow. Ce désir constituait le joyau au cœur de mon être. L'absence maternelle, à partir de dix ans, m'avait convaincue qu'il n'y avait pas de plus noble mission que celle de soulager la souffrance morale. Pendant longtemps, m'occuper des chagrins des autres a été une excellente façon d'échapper aux miens. Mais, avec le temps, je suis devenue une grosse poubelle. Elle se remplit par mes oreilles quand j'écoute ceux de mes patients qui ne désirent qu'une chose : se sentir plus à l'aise dans leur névrose et pouvoir déverser leurs lamentations dans mes oreilles. Ma compassion de thérapeute sert alors à augmenter les bénéfices secondaires de leur passivité victimaire : plus ils souffrent et plus cela légitime leur désir de mettre leurs proches au service de leurs besoins. Contrairement à Black Shadow, qui s'est extrait de la remorque avec toute la puissance de son instinct, ces patients se servent de moi pour s'enfermer plus sûrement dans le cocon bien organisé de leur névrose. Mes patients riches s'enferment dans le trop et mes patients pauvres dans le pas assez. J'ai perdu la force de descendre dans les caves humides de leurs

névroses, abysses spéléologiques dans lesquels je m'enfoncé. Quant à moi, personne ne me chante de ballades pour me consoler.

La poubelle déborde!

2

Le policier vient s'excuser du délai d'une heure et me demande d'amener Black Shadow à l'avant, car le nouveau van du Santa Barbara Polo & Racquet Club vient enfin d'arriver, avec un jockey qui devra faire entrer le cheval dans le véhicule. Je ramène Black Shadow sur le trottoir, le tenant par la bride. Mais il a son idée toute faite : il n'est pas question de remonter dans une remorque ! Le jockey tire sur le licol, mais le cheval semble doté d'une fabuleuse force de résistance. Qu'elle est belle, cette force ! Le jockey, à bout de souffle, demande au chauffeur du camion et au policier de venir l'aider à pousser sur la croupe du cheval, pendant que lui tire sur le licol. Rien n'y fait. Les trois hommes poussent et tirent en soufflant fort. Black Shadow prend appui sur ses pattes antérieures, dans une position qui rappelle celle d'un chien de chasse cherchant à tirer un renard hors de son terrier. Impossible de le faire bouger. Le jockey devrait pourtant savoir que cette posture est

dangereuse, car si le licol ou la longe cède, ou si les gars relâchent leur pression, le cheval peut s'affaler sur le derrière et se briser les vertèbres cervicales.

Le jockey finit par avoir peur de gaspiller un cheval d'un million de dollars et il admet l'évidence : Black Shadow ne veut pas monter là-dedans. Cette belle volonté, solide comme une montagne, me fait penser à mon amie Shuyu, que j'appelle parfois la « Montagne de granit ». Quand Shuyu décide qu'elle ne bougera pas, vous aurez beau pousser, tirer, crier, implorer, fouetter, elle se campe. J'aime les femmes puissantes et Shuyu en est une.

Le jockey se décide pour une autre tactique. Il a apporté la selle de Black Shadow et, même si ça le rend très nerveux, le cheval se laisse seller. Toutefois, quand le jockey essaie de le monter, Black Shadow ne veut pas que ce type lui monte dessus et il le catapulte dans mes fougères, saccagées pour la deuxième fois aujourd'hui. Ce rodéo se répète une autre fois et le jockey finit par avoir peur d'une telle fureur.

Je demande aux trois hommes de me laisser essayer. Je m'approche du cheval et je recommence à lui caresser l'encolure. Je prends mon temps. Doucement, dans l'oreille, je reprends *À la claire fontaine*. Les trois bonshommes me regardent, la bouche ouverte. Je ne pourrais pas dire s'ils m'admirent ou s'ils se moquent de moi. Au bout d'une quinzaine de minutes, collés-collés tous les deux, Black Shadow accepte que je le guide pour monter ensemble dans le van. Je reste là avec lui pendant un moment, à lui parler et le flatter et, finalement, je peux

ressortir sans qu'il se rebiffe. Le policier me remercie, bouche bée d'avoir rencontré une quasi-sorcière, ou quasi-fée, il ne sait pas trop.